

La Saison des bêtises

Mathilde
Henzelin

Les Avrils

Pour Aimé et Alexandre.

25 ans

« I'll give you an advice. In Berlin, don't go too fast, too deep. »

Il vient à peine de prononcer ces mots que déjà le type se met à rouler sévère des yeux, avant de s'affaïsser dans le fauteuil en s'exclamant : *« Fuck, it feels fucking good. »* Ce n'est pas le premier conseil avisé que Victoire reçoit du monde de la nuit, entre un rail de kétamine et une exta avalée avec une gorgée de Moscow Mule. Victoire tapote la joue du type qui bave de plaisir et ne réagit pas. C'est ce qu'on appelle faire un *hole*, un trou. Envolé notre envoyé spécial en direct de la fosse des Mariannes, l'endroit le plus profond de la croûte terrestre, 10 971 mètres selon le sondeur bathymétrique multifaisceaux monté sur le navire *Kilo Moana* en 2009. *Too fast, too deep.*

Victoire regarde autour d'elle. Les gens s'agitent, frénétiques ou indolents, mais toujours réguliers sur le beat et la ligne de basse qui leur arrivent en pleine face comme les battements de cœur décuplés d'une créature

du sous-sol. Ni fausse note ni contretemps, à croire que tout le monde a le sens du rythme dès qu'on éteint les lumières. Victoire dégouline de sueur, mais c'est une sueur claire et limpide comme de l'eau. Elle s'éponge le front avec le stock de mouchoirs qu'elle garde dans son sac avec ses clopes, ses pailles, le sachet de coke qu'on réserve aux fins de soirée pour évacuer les troubles de la descente et tout son petit attirail de la nuit. Soudain, une main lui attrape l'épaule : c'est Lili, sa pote qu'elle a perdue de vue depuis au moins une éternité, et la voilà comme ressuscitée devant elle, ses yeux noirs, brillants, profonds, à cause des pupilles. Elle ressemble à un chat. Lili the Cat. Lili approche sa bouche très rouge de l'oreille de Victoire pour lui murmurer les plus belles paroles qui soient :

« Il faut qu'on prenne la deuxième. »

Les extas de Lili sont bonnes. Elle les a chopées la veille à Captain Berlin qui ne déconne pas avec la qualité. Son vrai nom, c'est Jonas, mais il préfère Captain Berlin. Il a dans les 40 ans, il conduit un taxi dont il ne sort jamais, il est obèse, mais ce n'est peut-être pas lié. Captain Berlin vend de tout, il fait des discounts et des prix de gros, mais il n'envoie pas de messages de promo comme c'est l'usage aujourd'hui. Il dit qu'il n'a pas que ça à foutre et que le client n'a qu'à se rencarder lui-même. Certains diront que ce n'est pas une démarche très commerciale, mais Victoire l'aime bien, Jonas dans son taxi noir.

« Merde... Attends, qu'est-ce que je viens de dire ? »

Elles ont pris la première à 1 heure. Maintenant, il est 4 heures. C'est ce qu'indique le téléphone de Victoire,

agrémenté de la petite gommette fluo qu'on lui a collée à l'entrée pour s'assurer qu'aucune photo ne dévoilera les dessous de la soirée, « ce qui se passe à Berlin reste à Berlin ». 4 heures, ça pourrait faire peur. On pourrait se dire que la soirée est bientôt terminée. Heureusement, cette ville n'est pas soumise aux mêmes règles spatio-temporelles. Ici, les heures ne sont pas une question de temps qui passe, mais de rythme : on enchaîne.

« Quoi ? »

Une boîte de nuit, c'est comme la vie. Il faut parler fort pour se faire entendre. Alors placez-vous tout près de votre interlocuteur et n'hésitez pas à articuler, même si ce n'est pas forcément facile quand on a la mâchoire qui maille à cause des amphets.

« QU'EST-CE QUE JE VIENS DE DIRE, VICTOIRE ? »

Les sons sortent déformés des bouches. Ils sortent lumineux et colorés. Ils forment des contours et des ombres. Victoire aime bien regarder les sons. Ça change de les écouter.

« T'AS DIT DE PRENDRE LA DEUXIÈME.

– LA DEUXIÈME QUOI ? »

Bon, Lili est encore défoncée par la première exta. Elle est très sensible au matos, une lui suffit pour que la soirée dure jusqu'au bout de la nuit. Pour lui rafraîchir la mémoire, Victoire lui prend la main et la lui met sous le nez avec son sachet de pilules dans la paume. En les voyant, Lili reprend ses esprits. Ah oui. Elle se souvient maintenant. Se dessine sur ses lèvres un sourire excité d'enfant pas trop sage.

« T'ES CHAUDE ?

– QUAND EST-CE QUE JE T'AI DÉJÀ DIT NON ? »

Lili se marre. C'est vrai ça. Victoire est toujours partante, c'est même un running gag dans la bande : Victoire ne dit jamais non. Lili the Cat lui tend une pilule, rose, mignonne, girly, précieuse amie des jours et des nuits. Ces extas sont bonnes parce qu'elles vous soulèvent très haut, parce qu'elles vous portent très gentiment dans le creux de la vague et continuent de vous submerger par rouleaux successifs qui amènent avec eux leur dose de sueur et de bien-être. Pas de temps à perdre. Lili se balance la pill dans le gosier, Victoire fait pareil avec une gorgée de Club-Mate, emballé c'est pesé, la soirée peut continuer.

En attendant que ça monte, on danse. La musique frappe, enroule, contraint, caresse, remplit. La musique vous guide, mais elle réclame toute votre attention. La musique est une amante exigeante. Pas d'étoile de mer qui tienne. Il faut se laisser faire tout en étant là. Être là. Être ici. Maintenant. C'est important. On n'est jamais autant présent qu'avec un « petit truc » dans l'organisme. On est soi-même, enfin. Libéré de sa carapace. On a attendu ça toute sa vie. On danse, on chaloupe, on se tortille, on zyeute les beaux gosses et les belles zouz, on se dit que décidément, on a notre place ici, et on se demande ce qu'ils peuvent bien faire les autres, ceux qui ne vont pas en boîte pour passer le temps. Les minutes passent. 1, 2, 10, 20 ? La montre raconte qu'il est 4 heures 30,

mais ça ne veut rien dire. On danse, et pourtant, rien ne se passe. Ça devrait monter. Ça aurait *du* monter. Bon. Pas de panique. Le truc prend juste un peu de temps à taper dans les neurotransmetteurs. Ça arrive. Victoire cherche Lili et l'interroge du regard : « T'es montée ? » Elles se préviennent toujours quand elles sont montées. 10 ans qu'elles sont amies. Rencontre au lycée entre deux cours à périr d'ennui, premières soirées au Gordon's-jus de pamplemousse, les pétards qui vous explosent la tronche dans des parcs au coucher du soleil et ces crises de rire monumentales qui font venir les larmes et vous coupent le souffle au point qu'on a peur d'en mourir. Pisser ivres derrière des voitures, négocier avec les flics pour ne pas se choper d'amende, regarder *Skins* en se demandant ce que les personnages ont de plus que vous et déclamer dans la nuit des poèmes de Bukowski – *there is a light somewhere / it may not be much light but / it beats the darkness* –, tout ça est un feu qui forge des amitiés solides. La mère de Victoire n'aime pas beaucoup Lili. Elle pense que c'est à cause d'elle que sa fille a commencé à fumer des joints et qu'elle a failli rater son bac, comme si Victoire avait besoin de qui que ce soit pour se mettre dans la merde. Victoire se demande parfois si la mère de Lili pense la même chose d'elle. Elle observe sa meilleure amie. Un chat. Lili ondule, danse en remuant ses mains et ses bras comme si elle lançait des sortilèges, ça pue la dopamine. Lili remarque les yeux de Victoire sur elle, alors elle sourit et s'approche.

« Je suis la reine du pays des glaces. »

Victoire se fige. La voix de Lili résonne dans son tympan. C'est une voix qui étouffe les sons, comme si elle lui parvenait d'une grotte secrète et lointaine. Plus rien d'autre n'existe que cette voix. *Je suis la reine du pays des glaces.* Victoire sourit à son tour, elle a sa réponse, Lili est montée. Mais elle, elle ne sent toujours rien. Ou plutôt si. Elle sent des trucs qu'elle ne devrait pas sentir, voit des choses qu'elle ne devrait pas remarquer. Cette fille qui titube au milieu des danseurs indifférents, ce mec qui se défroque pour se faire tailler une pipe dans un coin. Tout devient plus saccadé et plus net. Des individus surgissent et brisent l'harmonie du groupe. Victoire doit se rendre à l'évidence : non seulement elle ne monte pas, mais elle serait même plutôt en train de redescendre. Elle ne se laissera pas faire. Pas de ça dans son trip. La lucidité ne viendra pas tout gâcher, il est trop tôt, on vient à peine de commencer. Elle aussi, dans la chaleur de l'été berlinois, veut rejoindre le pays des glaces.

Victoire sait ce qu'elle a à faire. Pas la peine de reprendre un taz, le matos est bien. Juste, parfois, la substance a besoin d'un petit coup pied au cul, un verre d'alcool ou un trait de k pour libérer la sérotonine, la faire pénétrer dans le sang, dans le cerveau, l'organisme ou que sais-je encore. Le mieux, ce serait de fumer un joint avant de perdre le flow. Petit tips pour les apprentis de la night : les zders aident à monter plus vite et plus fort. C'est une question de chimie. *Too fast, too deep.* Victoire fouille dans son sac, au fond de ses poches, mais elle a beau tout retourner, elle ne trouve aucune

trace de beuh. Elle a teufé tout l'été et elle n'a plus rien à fumer pour la saison nouvelle. Elle s'en veut d'avoir cédé à cette erreur de débutant. Toujours avoir de la weed prête à l'emploi. Prévoir, s'organiser, réunir son petit matériel dans une trousse, doser, répartir, alterner. Victoire a la défonce méthodique. Elle aime contrôler, avoir la main. Il n'y a pas de secret, l'improvisation ne mène nulle part et encore moins au sommet de la montagne, dans le creux de la vague ou au cœur du magma bouillonnant de la Terre – celle qu'on nomme la « drogue de l'amour » est en réalité la « drogue des métaphores ». On a beau avoir obtenu son master en teuf, on n'est jamais à l'abri. Et c'est peut-être justement ça qui est beau : continuer d'apprendre. Bon. Pas le temps de niaiser. Il s'agit d'être efficace. On a vite fait de laisser pourrir une bonne soirée parce qu'on n'arrive pas à se mettre dedans. Enfiler le scaphandre et plonger dans la fosse. Victoire laisse Lili à son trip et s'avance seule au milieu des corps.

Elle transperce la foule. Densité maximale. On frôle, on touche, on tamponne. À mesure qu'on devient net, les corps qu'on ne sentait plus se font lourds. On commence à manquer d'oxygène. Ce n'est pas un environnement fait pour la sobriété. C'est comme vouloir aller dans l'espace sans combinaison à usage extravéhiculaire : une idée de merde. Heureusement, Victoire repère ce type qui lui a filé un gros cône il y a deux jours. Il n'est visiblement pas rentré chez lui depuis 30 heures, 50 000 pas, 48 kilomètres de teuf. Mais peut-être lui reste-t-il quelque chose ? Le type la reconnaît tout de suite. Ils s'étreignent

longtemps, parce que c'est aussi pour ça qu'on est là : se sentir aimé. Ils se hument, se sentent, se touchent, apprécient la douceur inconcevable de leurs tee-shirts en coton délicatement imbibés de sueur. C'est bon le coton. C'est simple et léger, c'est naturel. Le tissu qu'on porte en soirée doit être inversement proportionnel à ce qu'on prend pour se défoncer.

« *Here's for you.* »

Le mec au doux tee-shirt bleu pâle lui fourgue un pacson avec deux belles têtes bien compactes. Victoire y plonge son nez, un beau bouquet, une belle année, et décoche au type un sourire épris de reconnaissance. Tee-shirt-Bleu lui pose la main sur l'épaule et son geste est enveloppant comme un voile de soie.

« *Be careful, it's good stuff.*

– *Don't worry about me, man.*

– *It's weed from California. You know, strong, legal stuff.*

– *I'll be fine.*

– *Enjoy.* »

Strong stuff et puis quoi encore. Tu m'as prise pour qui California boy. Allez allez vite vite. La musique est bien, là. Ce serait bien de se prendre une grosse montée pour en profiter pleinement. Tee-shirt-Bleu s'éloigne en flottant. Victoire cherche des feuilles dans sa pochette. Merde. Oh là là, décidément. Là encore, elle est en rade. Elle doit se lancer dans une nouvelle expédition. C'est d'autant plus périlleux que le sol tangué dangereusement sous ses pieds. Serait-elle en train de monter ? Peu importe, c'est trop tard maintenant, on a dit qu'on roulait, il faut rouler. L'air se raréfie, l'atmosphère se colore doucement

de pastels et de lumières. Victoire touche les corps sans se fatiguer à les éviter, les gens se laissent faire, on a l'habitude du contact ici, on est là pour ça, un peu de chaleur humaine. Elle se faufile, elle trace sa route, elle est le David Livingstone de la techno, elle remonte la rivière Botletle en cette année 1849, défriche et taille à la machette les grandes lianes des forêts angolaises, avant de tomber sur les chutes du Zambèze, glorieuses et grondantes comme un bon gros son de deep house. Ce manège dure des heures, des mois, des années, tout ça c'est pareil, ça n'existe plus, peut-être même que ça n'a jamais existé.

« *Do you have paper ?* »

Victoire tente sa chance. Elle n'est pas sûre que ça se dise bien *paper*. On ne leur a pas appris à dire des choses utiles en cours d'anglais, seulement à demander des horaires de bus ou à parler de leurs animaux de compagnie. Elle désigne son pacs en articulant bien, « pay-peur », pour qu'on puisse lire sur ses lèvres. Comme on ne la comprend toujours pas, elle frotte ses pouces contre ses doigts pour signifier qu'elle veut rouler et porte le joint imaginaire à sa bouche. Et ça marche ! Une fille, yeux noirs, cheveux blancs et rasés, de ces beautés qui prennent tout leur sens à 4 heures du mat sur un dancefloor collant de l'est berlinois, accepte de la dépanner. Victoire sourit. Elle n'est rien de moins que la Charles-Michel de L'Épée des foncédés, fondatrice du langage des sourds pour tympanos explosés par le beat. Cheveux-Blancs porte la main à son cœur, comme pour un serment, mais la main va plus loin, dans le soutif, là

où les nanas rangent leur fourbi quand elles sortent en boîte de nuit. Victoire suit ses gestes au ralenti, la main entre et ressort du décolleté, chorégraphie délicate et minimale, la main entre et ressort avec une feuille pliée en quatre. Elle la glisse derrière l'oreille de Victoire. Une feuille pliée en quatre, c'est une feuille de secours, une feuille pour les coups durs, pour les fins de nuit. Victoire est touchée. Cheveux-Blancs a ce même sourire solaire, épris, que Tee-shirt-Bleu.

« *How would you call me ?*

– *What ?*

– *WHAT NICKNAME WOULD YOU GIVE ME ?*

You're White Hair. Who am I ? »

La fille la regarde, la dévisage, l'analyse : elle a compris.

« *Blue Dream, that's who you are. That's how I'd call you. See you around, Blue Dream.*

– *See you, Cheveux-Blancs. And thank you. You're a beautiful person. And a very old soul. »*

Voilà un compliment qui fait toujours plaisir quand vos pupilles ont atteint un certain diamètre. Peu importe que vous y croyiez ou pas. En tout cas, ça y est. Victoire a de la beuh, une feuille, il lui reste un peu de tabac, elle fait un carton avec un ticket de métro, *Einzelfahrausweis*, un aller simple sans retour, vers l'infini et au-delà. Elle est parée. Elle prend le pacs, plonge deux doigts pour en sortir une tête. Elle prélève un peu de matière, range le reste dans sa poche. Elle cligne des yeux sur le petit tas d'herbe qu'elle doit effriter dans sa paume. Elle ne fait pas attention aux gens qui l'entourent et les gens qui l'entourent ne font pas attention à elle. Ils forment

un tout. Soudain, Victoire s'aperçoit que son regard a la faculté de zoomer et de dézoomer sur un point fixe. C'est aussi ça qui est agréable avec la défonce, l'acquisition de nouveaux superpouvoirs. Zoomer, dézoomer. Une activité étrangement apaisante. On zoome, on dézoome. En macro, la beuh dévoile ses filaments gras, les gouttes de pollen vert pâle, ses trichomes violets, orange, bleutés. De toute beauté. Hop, elle dézoome, elle retrouve sa main, les pieds des gens qui passent à côté d'elle, les lumières qui orientent les danseurs. Et hop, elle zoome à nouveau, tout un univers de lichen, de corail, de forêt, de...

« *Girl, you're high.* »

Victoire regarde le mec qui vient de lui lancer cette phrase, c'est le genre de trucs qui ne se disent pas. Sûrement un débutant qui met les pieds à Berlin pour la première fois, le genre qui danse en s'époussetant les épaules ou en soulevant des haltères et qui a besoin de *eye contact* permanent avec sa bande de potes tout en montrant du doigt la fille qu'il aimerait se taper. Ces types ne sont pas courants en soirées techno, c'est pour ça que Victoire aime tellement s'y rendre. Elle ne s'y est jamais pris de main au cul, jamais de remarques sur son physique. Et tout comme on ne met pas de main au cul, on ne fait pas remarquer non plus aux gens qu'ils sont *high*. Ça ne se fait pas, c'est mal élevé, *it's just rude*. Et puis vous imaginez si on disait ça à tout le monde ? On n'en finirait plus de commenter. *I'm high, you're high, we're high*, sans blague ! Mais oui, effectivement, Victoire est bien *high*. En français, on dirait plutôt qu'elle est *loin*,

ou à l'ouest, le français implique une notion d'horizontalité alors que l'anglais est éminemment vertical, *high, deep, in Berlin don't go too fast, too deep*, l'anglais dresse une échelle invisible pour la pensée tandis que le français vous étale comme de la confiture sur une surface plane. Mais comment sait-on si on est allé trop loin, si on est parti trop à l'ouest ? Comment savoir ? Existe-t-il des douanes du trip, des cercles arctiques, des méridiens, des pôles, des axes, des hémisphères ? Quelle est la latitude de la défonce ? Comment se situer dans la géosphère de la soirée ? C'est simple : on zoome, on dézoome. Victoire a besoin de plusieurs mises au point, l'herbe colle à ses doigts comme les semelles de ses chaussures, comme des yeux sous des paupières lourdes, comme de la bière séchée, comme ce mec que vous n'aimez pas mais qui passe son temps à vous appeler. Rouler un joint, c'est comme faire du vélo, c'est comme manger une madeleine trempée dans de la tisane, ça ne s'oublie pas. Elle l'allume, tire une bouffée. La fumette sur les entactogènes lui fait l'effet d'une grosse claque. Son cerveau est absorbé puis recraché, sa conscience monte et descend comme une marée. Plus rien d'autre n'existe que le maintenant et le ici, le « je » s'est éparpillé en une myriade de galaxies et elle se laisse un moment entraîner par la musique qui vire en électro précise, parfaite. Un rythme constant. De gros synthés à la texture métallique et tranchante. Une ligne de basse lourde et saturée. Quelque chose d'énergique et de brut. Pas de fioriture. Les seuls moments où Victoire s'intéresse à la pureté, c'est pour la techno et la qualité de la cocaïne. Elle est

revêtue de cette armure invisible qui la protège de tout type de souffrance. Et puis elle danse. Elle danse comme une déesse et ses mouvements sont coordonnés avec les platines du DJ. Elle se sent fondue, dévastée, anéantie dans un gouffre de bien-être.

C'est là qu'elle remarque un grand type blond, vêtu d'une chemise hawaïenne qui se balance d'une jambe sur l'autre au milieu de la piste avec un très léger mouvement du bassin, sans variation, l'air blasé. Elle le reconnaît tout de suite. Elle ne sait plus son nom, seulement que son père est mort l'année dernière et que, depuis, tout a changé pour lui. Il le lui a raconté la veille dans un anglais approximatif, assis sur un coussin à même le sol dans la cour du Kater Blau avec vue sur la Spree. A-t-il déjà tout oublié ? Victoire l'a écouté, attentive, impliquée, avec une présence absolue et viscérale. C'est un des effets de la drogue qu'elle préfère : être une oreille parfaite pour les autres qui se livrent comme s'il n'y avait plus de barrière. Quand ce sont des inconnus, c'est encore mieux. Elle n'aime rien tant que de parfaits étrangers lui confient, la pupille dilatée et la bouche pâteuse, de sombres souvenirs d'enfance sans attendre de réponse, comme s'ils ne les adressaient en réalité qu'à eux-mêmes. Elle va toujours dans leur sens et ne leur dit que ce qu'ils veulent entendre. Les gens ne sont pas là pour mieux se connaître, mais pour qu'on les aide à oublier. La fête, c'est un grand parc d'attractions de l'oubli. Comme on est pareils, on s'entraide. On est tous amis, tous frères et sœurs. Il n'y a qu'en soirée que cela arrive, avoir une